

Université de Strasbourg  
Révélation de l'existence d'échantillons de victimes des expérimentations nazies

---

"Cette découverte nous renvoie à la difficulté de l'histoire alsacienne"

Comme un fantôme, l'existence d'échantillons de victimes des expérimentations nazies menées au Struthof a longtemps hanté l'Université de Strasbourg.

Pour Frédérique Neau-Dufour, historienne et directrice du Struthof, la découverte de prélèvements, début juillet, démontre l'urgence de travailler sur ce sujet refoulé jusqu'ici par le « syndrome alsacien ».

- Comment avez-vous réagi en apprenant cette découverte ?

- C'est Raphaël Toledano, avec qui je travaille de façon étroite au sujet de la chambre à gaz du Struthof, qui m'a appelée pour m'informer immédiatement de sa découverte. Ça m'a littéralement assise. J'ai immédiatement senti que c'était quelque chose d'extrêmement important, qui nous ramenait 70 ans en arrière, et qui montrait que tout le travail de mémoire n'avait pas été accompli. Et j'ai ressenti une grande tristesse pour les victimes de ces prélèvements. Que 70 ans après ils ne soient toujours pas dignement enterrés là où ils devraient reposer, c'est horrible.

« C'est révélateur de la difficulté pour l'Alsace d'aborder ce passé difficile »

Ces gens sont morts dans des conditions innommables, comme des êtres non-humains, pour des raisons tout aussi innommables qui étaient d'en faire une collection raciste. Et finalement ils se sont retrouvés dans une autre collection, mais même si elle n'avait pas la finalité raciste de celle d'August Hirt et qu'il s'agit d'une collection de médecine légale, je trouve que ce n'est pas digne.

- Ça faisait combien de temps qu'on n'avait pas retrouvé de restes des victimes d'August Hirt ?

- Je ne connais pas forcément tous les éléments, mais je pense que depuis la libération de Strasbourg et l'inhumation des restes il n'y avait pas eu de résurgence de ce type. Il n'y avait que des rumeurs. Les restes ont été découverts et analysés par les libérateurs, puis par la justice, et ensuite ils ont été inhumés.

- Vous parlez d'un travail de mémoire qui n'a pas été fait. La découverte de ces éléments, 70 ans plus tard, en est un symptôme ?

- Ça nous renvoie à la difficulté de l'histoire alsacienne. On est même en plein dans le syndrome alsacien. Après la guerre, en enterrant les corps qui étaient restés entiers et les morceaux découpés, on a cru enterrer cette histoire. Et on s'est dit qu'on leur avait rendu une sépulture, une dignité, et que ce n'était pas la peine d'aller plus loin, que c'était terminé. On ne voulait plus en parler. Ce n'est pas la faute de l'Université ni d'untel ou untel, mais c'est révélateur de la difficulté pour l'Alsace d'aborder ce passé difficile. L'assassinat de ces 86 juifs n'est pas la responsabilité de l'Alsace, pas la responsabilité de la France : c'est un crime nazi, qui malheureusement a été perpétré sur le sol alsacien.

Refoulement et rumeur

Mais pour les Alsaciens, au lendemain de la guerre, comment s'emparer de cette histoire sans passer pour le bourreau ? C'était difficile, parce que parfois, de la part du reste de la France, il y a une incompréhension, il y a parfois une tendance à assimiler l'Alsace à une partie de l'Allemagne nazie et les Alsaciens à des nazis. Donc déjà il y a ce complexe des Alsaciens par rapport au reste du pays, mais aussi vis-à-vis d'eux-mêmes : "Qu'est-ce qu'on a fait ? Qu'est-ce qu'on aurait pu faire pendant que les nazis étaient là ? Pourquoi on n'a pas pu empêcher ça ?" C'est une question légitime, mais en même temps injustifiée : les Alsaciens, comme les Français de la France occupée, ont fait ce qu'ils ont pu. Certains ont résisté, certains ont collaboré ; il y a eu des Justes en Alsace et dans le reste de la France, mais ils n'ont pas pu empêcher le crime de se commettre.

Plutôt que de traiter cette question de la responsabilité, plutôt que de l'affronter, on a préféré mettre l'histoire sous le tapis. Et cette histoire de corps est très révélatrice. Plutôt que de chercher la vérité, plutôt que de chercher les éventuelles pièces restantes, on a préféré se convaincre que tout avait été réglé. Mais en Histoire ça ne marche pas comme ça. C'est comme en psychanalyse : il faut affronter ses démons, ses peurs. La vérité est toujours plus acceptable qu'un arrangement avec la vérité qui engendre forcément des rumeurs.

- Donc la rumeur persistante, depuis des décennies, de l'existence de ces pièces dans les collections de l'Université de Strasbourg serait un symptôme de ce refoulement ?

- La rumeur est d'autant plus dommageable qu'elle est toujours pire que la réalité. On peut lui donner les proportions que l'on veut. C'est comme ça qu'on a entendu que des étudiants travaillaient sur les restes des victimes de Hirt. Ces choses ne sont sans doute pas avérées, mais la rumeur laisse le champ libre à toutes les interprétations, à toutes les folies.

« L'Université de Strasbourg a été victime d'un viol. Elle a été violée par les nazis »

C'est pour ça que je plaide vraiment pour un travail dans le calme, avec l'Université. Il faut qu'elle ouvre ses archives, qu'elle ouvre ses placards pour qu'on vérifie ce qu'il en est et pour la disculper face à des gens qui ont des analyses trop hâtives. Il n'y a pas eu de volonté de dissimulation de la part de l'Université. C'est plutôt de la gêne, un refoulement. L'Université de Strasbourg a été victime d'un viol. Elle a été violée par les nazis. Et c'est très dur de parler de ces choses-là.

- Il y a des lacunes dans les recherches sur cette période de l'histoire de l'Université ?

- Il y a eu des travaux de recherches, mais ils sont très rares. Il y a notamment ceux du Pr Toledano. Mais à ce que je sais il n'y a pas encore eu de travaux sur la période qui a suivi la Libération : comment s'est passé le transfert des corps et des fragments ? Est-ce qu'il est resté des choses ? À mon avis toute cette période de l'"après" peut encore faire l'objet de recherches. L'Université en est consciente et est favorable à ce travail-là.

Et il faut dire aussi que ce genre de découverte n'est pas le propre de l'Université de Strasbourg. Dans des universités allemandes, comme à Berlin récemment, des restes de corps de victimes d'expériences nazies ont aussi été découverts. Et la réaction a consisté à mettre en place des groupes de travail, d'établir des procédures en cas de telles découvertes : rechercher la famille ? Inhumier directement ? Et surtout mettre en place des groupes de recherches, avec des gens de l'Université mais aussi des gens qui lui sont extérieurs, éventuellement des gens de différentes confessions religieuses, d'ouvrir la recherche à la société civile, non pas pour faire du tapage ou du voyeurisme mais au contraire pour montrer qu'on est dans la transparence et dans le dialogue.

« Sous la contrainte du livre d'un non-historien qui ne citait pas ses sources »

L'Université de Strasbourg pourrait s'inspirer de ces démarches faites par des universités allemandes quand elles ont été confrontées à ces découvertes. Car c'est un vrai problème, ça secoue. Je suis convaincue que le président de l'Université, Alain Beretz, a été très secoué, et aussi ému que nous. C'est quelqu'un de très sensible aux questions mémorielles. Sa réaction au moment de la sortie du livre de Michel Cymes était symptomatique : il s'est senti agressé, remis en cause. Et de part et d'autre il y a eu des surinterprétations et des dramatisations qui sont vraiment liées au fait qu'on était face à un tabou, quelque chose d'enfoui, de douloureux, quelque chose dont on ne voulait pas parler et surtout pas sous la contrainte d'un livre produit par un non-historien qui ne citait pas ses sources.

Maintenant il faut qu'on parvienne à gérer cette émotion et à en sortir quelque chose de positif, qui sera des recherches sur ce qui s'est passé après 1945. Je le propose à l'Université depuis le livre de Michel Cymes : créer un groupe de travail, aller voir les archives ensemble, main dans la main. On était d'accord pour le faire, et cette découverte confirme l'urgence de se mettre au travail.

*DNA Région 11 juillet 2015. Frédérique Neau-Dufour, propos recueillis par Anne-Camille Beckelynck*